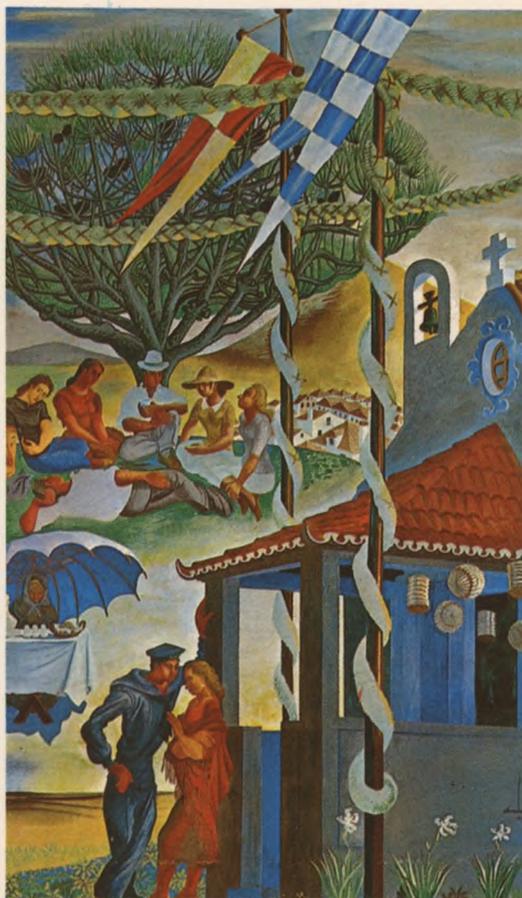


O SAGRADO E O PROFANO

**

HOMENAGEM A J. S. DA SILVA DIAS



INSTITUTO DE HISTÓRIA E TEORIA DAS IDEIAS
FACULDADE DE LETRAS

COIMBRA 1987

UN PHILOSOPHE-POÈTE DU SPIRITUALISME FRANÇAIS: NUMA BOUDET

Bien des penseurs se sont, au cours des âges, exprimés en grande partie grâce à l'inspiration poétique: tels Lucrèce, Luis de León, Antero de Quental, Unamuno, Jean-Marie Guyau, Jean Lahor, Paul Valéry ou Jean Wahl... Effectivement, l'intuition lyrique saisit souvent des vérités, que la métaphysique est ultérieurement appelée à préciser ou à développer. Je voudrais ici parler d'un de ces philosophes-poètes, encore fort peu étudié: Numa Boudet (1827-1897), qui illustra le village de mes ancêtres paternels, Castelsagrat (en Tarn-et-Garonne); son itinéraire spirituel, de l'agnosticisme révolté au christianisme le plus fervent, me semble présenter un particulier intérêt, comme étant le témoignage le plus typique de cet *Admirable XIX^e siècle* (André Lebois), dont, pour ma part, je garde encore, profondément la nostalgie, en notre déconcertant XX^e siècle, «plein de bruit et de fureur», plus que de substance, où l'argent et la guerre prédominent plus que jamais, au détriment de la sagesse et de la haute culture, ainsi que de la justice ou de l'humanisme...

Fils du notaire Pierre Boudet, établi dans cette commune tarn-et-garonnaise, Hugues-Numa-Cyrille Boudet de la Poulerie était né dans la jolie bourgade de Castelsagrat («Castellum Sacratum»), aux confins de l'Agenais et du Bas-Quercy, à trente kilomètres d'Agen, à dix de Valence-d'Agen (son chef-lieu de canton) et à vingt de Moissac (la vieille cité monacale, renommée pour ses raisins — les chasselas dorés — et pour ses monuments romans). Cette petite ville, qui comptait plus de deux *

* Université de Toulouse - Le Mirail.

mille habitants vers 1890, remonte à l'époque romaine, comme l'atteste son vieux puits; ce fut, en 1272, une bastide, instituée par Alphonse de Poitiers, le frère de saint Louis, autour de sa place en cornières et de sa vénérable et vaste église, dont le clocher fut rasé par le Prince Noir, pendant la guerre de Cent Ans. Juché sur des coteaux assez reculés, loin de la route de Toulouse à Agen et à Bordeaux, près de la vallée paisible de la Barguelonne, l'humble rivière qui prend naissance non loin de Cahors, Castelsagrat, pays de vignes, de céréales, de fruits et de bois, baptisé «Chêne Vert» sous la Révolution, constitue l'un des derniers contreforts du Quercy (plus précisément du Bas-Quercy ou Quercy Blanc, moins âpre que celui des Causses du Lot); c'est là que vient s'achever le Massif Central, devant l'immense plaine de la Moyenne Garonne, qui s'étend jusqu'à Toulouse et Pamiers. Cette contrée, ravagée partiellement jadis par les Guerres de Religion, contenait encore, il y a vingt à vingt-cinq ans, un petit cimetière protestant, en sus du grand cimetière général, dit de Cricaille, sur la route de Moissac. Il est à noter que l'ensemble du terroir quercynois, riant et austère à la fois, a donné le jour à d'autres philosophes, comme Jean Izoulet, Jean Delvolvé et Louis La velle...

Numa Boudet descendait d'une vieille famille locale (son arrière grand-père, un chirurgien, avait été député aux Etats Généraux de 1789); il possédait quelques biens fonciers et passait pour la Providence des miséreux. Il avait seulement une soeur, épouse de l'avocat Boscredon, de Toulouse. Dès son enfance, il fut affligé d'un mal aux yeux, très tenace, qui le contraignit, par la suite, à recourir à la dictée de ses travaux personnels, comme l'a rapporté à mon père M.^r Diu, coiffeur du village, auquel il dicta ses commentaires sur Molière, tout spécialement sur le *Tartuffe*. Il commença ses études au Collège de Moissac — où le condillacien Laromiguière enseignait, quelque temps auparavant —, puis il les acheva au Petit Séminaire de Montauban. Epris de sa voisine, Alida Boudet, sa cousine germaine, qui d'ailleurs, était prête à répondre à ses voeux, il présenta sa demande en mariage, mais fut récusé, sous prétexte du trop jeune âge de la demoiselle et aussi de l'excessive parenté... Il faut dire aussi qu'en 1844, Boudet était devenu boiteux, par la faute d'une mauvaise entorse qui fut très mal soignée. Alida ne se maria qu'en 1875 (avec le colonel montalbanais Bourthoumieux) et elle resta jusqu'à cette date-là à Castelsagrat, en y dirigeant, avec sa soeur cadette Isaure, un petit pensionnat. Boudet, très éprouvé par cette désillusion, demeura toujours célibataire.

Désormais, il se plongeait dans la méditation solitaire et dans la lecture des philosophes et des théologiens, tout en s'occupant de ses propriétés agricoles; il se faisait conduire journellement, en break, par Ernest Duhard, à un élégant pigeonnier dans l'une de ses terres, Merly, près du bois pittoresque de Jolibert ou de Brézègues, accompagné de Favori, son chien, au bord de la route de Saint-Paul d'Espis, devant un vaste horizon champêtre. Il eut pour amis et correspondants Hello (qui vint lui rendre visite en 1872), Lacordaire (qui lui dédia plusieurs de ses *Lettres aux jeunes gens*), Henri Lasserre (l'auteur de *Notre-Dame de Lourdes*), l'abbé Perreyve (dont on n'oubliera jamais la célèbre Prière), Paul de Beaurepaire-Froment (essayiste, romancier et poète moissagais, qui vint s'entretenir avec lui en 1896), Nestor Chaubard (un érudit moissagais), Joseph Serre (le philosophe lyonnais), Pierre Jay (un publiciste connu) et surtout Sabin Défargues (curé de Castelsagrat, après avoir été vicaire général à Montauban, et être tombé en disgrâce pour ses idées indépendantes, ancien condisciple de Boudet).

Il laissa un important et copieux recueil de poèmes, *Adolescence* (1856 Paris, in 8.° de 288 pages, Ed. Lecoffre), qui lui valut une lettre élogieuse de Lamartine et une grosse masse d'inédits en prose (un choix restreint en a été publié par J. Serre, en 1898, dans son ouvrage anthologique sur Boudet). Sédentaire, il ne quitta sa petite patrie qu'à trois reprises: pour veiller sur l'édition de son livre, à Paris, en 1856; pour saluer Hello dans sa Bretagne, et pour revoir sa soeur et son beau-frère à Toulouse, au cours de brèves échappées. Très respecté de la population (et principalement des pauvres gens, qu'il secourait libéralement), il était cependant mal vu des intégristes et des réactionnaires, qui lui reprochaient certains poèmes audacieux, voire blasphématoires, écrits, dans sa jeunesse. Mort et enterré à Castelsagrat, après avoir reçu les derniers sacrements, il fut enterré au cimetière de Cricaille; il avait légué sa maison natale à Sabin Défargues; elle est encore aujourd'hui le presbytère, à deux pas de la mairie. La tombe d'Alida se trouve à peine à trois mètres de la sienne. Ce malheureux mais génial infirme avait une grande personnalité, qui déborde largement sa région occitane; son souvenir demeure, bien au delà du village. Pour moi, je lui ai déjà consacré sept pages de ma conférence, «Les philosophes du Quercy Blanc: J. Boudet, J. Izoulet, J. Delvolvé», faite à notre Académie des Sciences. Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, le 10 décembre 1985 (cf. *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres*, Toulouse, tome XXV,

1986); je m'efforcerai ici de tracer de lui un portrait beaucoup plus étoffé 0).

Comme Ta remarqué, après Pierre Jay, Joseph Serre (*ob. cit.*, pp. 43 et 45), Boudet «est un réaliste, un naturaliste de la pensée...; le réalisme dans l'idéal, telle est la note de son intellectualité». Comme les positivistes authentiques, il veut prendre la mesure de tout le réel, sans se payer de mots, sans jamais fuir dans le *Wolkenkuckusheim* dont parlait Schopenhauer. A cet effet, il entend se servir uniquement de la raison et l'on a pu dire, sous cet angle, que c'est un libre-penseur. Or, sa vision du monde est sans faiblesse ni compromission; à côté des belles et nobles choses qu'on peut découvrir à juste titre dans l'existence et dans l'univers, il est une réalité redoutable et irréductible, sur laquelle nous butons, à chaque pas: c'est *le mal*. Boudet part ainsi, surtout dans sa jeunesse, d'une prise de conscience radicale et très puissante de ce ver rongeur de l'humanité, que constitue le mal universel et permanent; et il s'étonne douloureusement de la cécité de la plupart des gens, qui refusent de s'en rendre compte ou qui le masquent sous l'artifice du divertissement. «C'est un grand mal qu'on s'étonne si peu du mal, que le mal ne soit pas même jugé une anomalie. Le moindre mal est une anomalie qui devrait nous pétrifier d'étonnement... La complaisante indulgence de l'homme envers le mal qui le dévore est une prévarication, la prévarication même» (Serre, pp. 220-221). A la différence de Leibniz et, plus tard, d'Azaïs (l'auteur de la «théorie des compensations», où le bien équilibre le mal), Boudet prétend qu'on ne saurait réduire le mal, même le mal physique. Le «mal de la peine» est aussi scandaleux que «le mal de la faute»; il y a là un terrible obstacle à notre ascension humaine vers le Vrai et vers le Bonheur. «C'est *a priori* un grand mal que l'être souffre et puisse souffrir. C'est un très grand mal que la dernière des créatures soit contrariée dans son élan vers l'Être,... un mal inexplicable, si ce n'est par la faute qui, elle-même, ne s'explique pas» (p. 222). Prenant parti implicitement contre le stoïcisme, Boudet s'écrie: «C'est un péché de nier que la douleur soit un mal; elle est un mal

(!) On peut lire aussi: Joseph Serre, *Un penseur inconnu: Numa Boudet. Sa vie et ses pensées* (1898, Paris, Perrin, 250 pages); Paul de Beaurepaire-Froment, *Un génie méconnu: Numa Boudet* (1899, Paris, Société Libre & Editions des Gens de Lettres, 27 pages); Marc Guy, «N. Boudet, poète et philosophe», dans *Histoire de Castelsagrat*, inédit (Chap. X), 14 pages; Bayrounnat, «N. Boudet», *La Croix de Tarn-et-Garonne*, Montauban, avril 1897, 2 pages.

très haïssable contre lequel il est nécessaire de prier toujours» (p. 223); et il ajoute, un peu plus loin, en confessant son désarroi face à ce côté nocturne du réel: «La mal n'est pas seulement le dragon, il est l'énigme, il nous dévore en tant qu'énigme; il s'agit de démasquer, de deviner autant que de tuer» (p. 224).

Scrutant l'effort des hommes, dans leurs patients ateliers, où l'on recherche la Vérité et le Bien, il ne cache pas sa déception et s'écrie, non sans amertume: «Voyez-vous la fumée de tous ces fourneaux? Que cherche-t-on? L'absolu. Que trouve-t-on? Des cendres» (p. 99); ailleurs, il observe: «Le mal se fait un jeu de nous et de tout et se termine en ridicule» (p. 178) et aussi: «il y a parfois dans l'homme non seulement la bassesse de l'animal, mais encore l'inertie de la pure matière» (p. 184). L'ignorance foncière du sens de la vie n'est-elle pas le mal radical? Boudet déplore que notre existence soit «suspendue à des bouts de fil qui s'enchaînent et vont aboutir on ne sait où» (p. 187). L'égoïsme est partout, bien qu'il sache se dissimuler parfois très habilement: «on se figure l'égoïsme toujours replié sur lui-même, et pourquoi? Il faut bien que ce Sultan sorte, ne fût-ce que pour voir le marché aux esclaves et marquer celles qui ont l'honneur de lui plaire. Il y en a qui ont l'égoïsme expansif, d'autres concentré. Lequel vaut le mieux?» (p. 200).

Que répondra Boudet à ceux qui pensent que les *passions* peuvent nous aider à combler le néant de nos existences? Le penseur de Castelsagrat réplique: «toute passion est un amusement et nous mettons de la passion en tout, parce que nous voulons nous distraire et tout réduire à la distraction. Les enfants riraient bien s'ils connaissaient toute la puérité des hommes» (pp. 204-205). A ce niveau de sa méditation, Boudet pourrait dire, comme Sartre: «l'homme est une passion inutile». Mais on objectera, peut-être, que les causes pour lesquelles on accepte de se faire tuer attestent que notre passion héroïque suppose un objet valable. Non, dit Boudet: «les passions dont on meurt ne sont pas les moins puérides... L'homme réduit parfois la mort en vanité... Les hommes très frivoles vont jusqu'à se jouer de la mort» (pp. 201 et 203). «Les passions amères ont un chatouillement plus énergique et plus persistant; elles nous bercent plus fort dans une voluptueuse mollesse. On s'amuse à la haine, à la vengeance, à la bouderie; on s'en berce; on s'y endort, on y boit jusqu'à l'ivresse» (p. 204). «Ce qui nous amuse, c'est toujours le factice: un héroïsme de comédie, même s'il va jusqu'à la mort, est quelquefois facile et coûte peu. Un homme jette héroïque-

ment sa vie dans un duel frivole et meurt content. Il se fait une tragédie de dévouement qu'il rend volontiers effective; il exécutera, au profit de sujets indignes ou ridicules, des dates virils, des entreprises généreuses qui lui eussent été impossibles pour un but sérieux» (p. 203). Le *desengaño* de Boudet est plus complet encore que celui de Gracián. Comme Renan, il décrit l'espèce humaine, vivant du parfum des dieux morts ou du songe d'une ombre... «Votre vie est toute jonchée de choses flétries. Ah! s'il reste encore à ces débris une goutte de la verdure et de l'âpreté primitive, un peu de saveur vitale, respirez - la vite, emplissez - en votre poitrine, car l'oeuvre de décomposition ne s'arrête pas aux débris; il faut encore la corruption dans la ruine et dans la corruption» (p. 187). C'est plus que du Jérôme Bosch; c'est du Valdés Leal, où l'on voit le corps du prélat qui se décompose en néant dans son cercueil...

Un tel pessimisme sur la condition humaine et sur l'ensemble des «étants» (comme dit Heidegger) est développé, sur maints registres, dans le volume *Adolescence*, écrit de l'encre de *YEcclesiaste*, du *Livre de Jérémie* et du *Livre de Job*... au moment où la jeunesse de Numa Boudet se trouvait au plus aigu de ses frustrations, à la suite de son accident fatal et de l'anéantissement de son projet conjugal. Ouvrons ce recueil, à la page 28:

«Tunique des douleurs, d'une main ingénue,
Enfant, je te nouai sur ma chair cendre et nue;
Je me disais: elle est l'unique vêtement
Que je puisse porter sans honte et dignement;
Seule elle peut cacher, sans réteindre, la flamme
Qu'il faut ensevelir au plus profond de l'âme;

Et, peut-être, au sortir de ma prison natale,
Elle sera changée en robe nuptiale,
Et me fera trouver digne du saine anneau,
Digne d'être introduit aux noces de l'Agneau.
Et je me confiais, candide à sa tutelle,
Comme un oiseau blessé se cache sous une aile.
Maintenant, je maudis ce sombre vê cernent:
Il n'eut jamais pour moi ni rafraîchissement
Ni conseil salutaire; il est froid et stérile;
Il a flétri, brisé ma jeunesse inutile;
Il ôte au saint amour, dans mon coeur avorté,
L'élan, le bon parfum et l'efficacité,
Le laissant, dans ce coeur qu'il dessèche et qu'il froisse,
A l'état de fardeau, de remords et d'angoisse;
Au lieu de les garder et de les féconder,
A tous les vents il a laissé se dissiper
En longs vagissements mon hymne inexprimée,

Mes jours en vains ennuis, mon génie en fumée!
Il fait de mes vertus une dérision!
Il a même chassé la résignation;
Vieillissant et courbé sous cet âpre cilice,
A tant d'autres, pieux, salutaire et propice,
J'ai combattu sans gloire et travaillé sans fruit;
Aussitôt qu'il toucha mes reins, il fut maudit.
Tous les feux dévorants des passions impures
N'auraient pas eu pour moi de plus basses tortures;
Il a brisé ma force, il a séché mes os;
Je le déchire en vain: ses renaissants lambeaux,
Vivants, envenimés, adhérent à mes plaies,
Dards de feu que j'arrache avec mes chairs brûlées.

Je sombre, enseveli sous ses replis funèbres!
Mon jour est devenu plus noir que les ténèbres».

De même, dans une élégie (dédiée à M. l'Abbé S. D., c'est-à-dire Sabin Défargues), il s'écrie (pp. 20 et 21):

«Morne, comme un jour de décembre,
Ma jeunesse, triste lambeau,
Toujours, hélas! par quelque membre
Clouée aux murs froids d'une chambre,
Apprend la vie et le tombeau.

Moi, je porterai mon cilice,
Le bruit mondain lourd à mon front.

Prêtre, de ton céleste songe
Descends dans le poudreux chemin,
Et que ton triste regard plonge
Dans la pourriture, qui ronge
Incessamment le coeur humain».

Comme dans les émouvantes prières de l'athée qu'on écrit parfois dans notre siècle de scepticisme et de nihilisme, Numa Boudet va maintenant s'en prendre à ce Dieu, dont il doute, et il lui reprochera son indifférence; on peut lire, par exemple, dans le poème II (intitulé «Départ», pp. 15 et 17):

«Je suis à vous, ô Dieu que toute vie implore!
A vous qui, sans pitié pour nos efforts stériles,

Caché dans votre gloire et dans vos profondeurs,
Vous dérobez sans cesse à l'étreinte des coeurs.

Au soleil des vivants qui doit marquer ma place?
Quel est le vent douteux qui me berce ou me chasse?
Vais-je au bien? Vais-je au mal? A la gloire? A la paix?
Vais-je au port? A l'écueil? Que fais-je? Je ne sais».

Le poème XV («Désenchantement», pp. 90-93) va plus loin encore et exhale, non seulement la perte de la foi de son enfance, mais aussi le sentiment de la déréliction la plus totale:

«Quoi! Les siècles, en vain, font leur expérience?
Quoi! du néant de tout la terrible évidence,
De ses rayons glacés dardant notre front nu,
Nous laissera toujours vains, abusés, tranquilles?
Et sans fin nous irons poser nos pieds dociles
Dans un piège connu?

Des tombes, des berceaux, des hommes et des choses,
Et des fruits desséchés, et des fleurs non écloses
De la science aride et de la volupté,
Des cités, des déserts, du grand jour, du mystère,
Alchimiste assidu, je n'ai rien pu extraire
Que ce cri: Vanité!

Ce mot, je l'ai redit à l'écho de ces roches;
J'aimais à l'écouter dans les voix de nos cloches,
Dans les vagissements des printemps effeuillés,
Dans le cri du torrent, dans la voix presque éteinte
De l'automne et du soir; dans la timide plainte
Des rameaux dépouillés.

Quelques âmes croîtront, par tes leçons pressées:
D'autres auront goûté tes étreintes glacées,
Pâle déception, moi je ne te dois rien!
Rien! ni cette sagesse où, tremblant, je m'appuie;
Ni ces larmes du soir, amère et fraîche pluie,
Bonne au germe chrétien.

Sur moi, l'illusion ne s'est jamais posée;
Le désir est en moi comme une onde épuisée,
Et le rêve a toujours fui mon berceau dormant;
Et je n'ai cultivé que des fleurs de ténèbres,
Et je n'ai caressé que tes ailes funèbres,
O désenchantement!

Le désenchantement est une coupe sainte
Dont on boit à genoux la salutaire absinthe,
Et qui souvent se change en poison enivrant.
Tout est mort; mais il reste un coeur qu'on déifie,
Heureux que tout soit vain et petit dans la vie,
Pour se trouver seul grand!

Eh quoi! ce fruit hâtif de mort ou de sagesse,
Ce fruit qui ne mûrit qu'à l'heure où le jour baisse,
Pour moi naît: avant l'aube et meurt avant midi?
Il me faut, comme on pleure une espérance morte,
Le pleurer et jeter sur le seuil de ma porte
Tout son sel affadi!

Et, sondant plus à fond, la foi n'est pas venue!
Je vais, toujours foulant la terre froide et nue,
Perdu, comme autrefois, dans le néant de tout,
De l'abîme à l'écueil et des effets aux causes,
Ballotté, j'erre encore, et j'effeuille ces roses,
Mais sans fruit et sans goût!»

Mais le paroxysme sera atteint, quand le philosophe-poète quercynois, s'abandonnant à sa rancoeur devant le non-sens de l'existence, va directement accuser Dieu, responsable selon lui, du mal universel (étrange «faute d'orthographe de Dieu», comme le disait V. Hugo). Cette fois, la révolte est totale et elle atteint le stade de l'imprécation et de la malédiction. Qu'on lise le pathétique poème XXXVII, intitulé «Murmures» (pp. 239-259), qui constitue la pièce la plus longue et sans doute la plus émouvante du recueil; elle nous interpelle, sans que nous puissions nous y dérober, par sa sincérité entière et son caractère tragique, qui aurait trouvé un écho profond chez Miguel de Unamuno:

«Je suis bien las. mon front s'affaisse, mon pied glisse,
Je suis las du désir, du mal, du sacrifice;
Je suis las de marcher, je suis las de m'asseoir;
Je suis las de la nuit, surtout de cette aurore
Qui ne révèle rien jamais et qui ne dore
Que des sommets glacés de mort, de désespoir.

T e fondement de tout n'est que poussière et sable;
Toute surface n'est qu'un masque inexorable;
Toute lueur qui brille, un feu follet qui fuit;
A chaque pas se lève et siffle une ironie;
Chaque force vivante est une tyrannie.
Et chaque forme, un sphinx qui rit!

O terre! quel élan maudit te précipite,
Et quel attrait te cloue à ta fatale orbite?
O course sans espoir! O sphère sans essieu!
Pourquoi suivre sans fin ce cercle de folie?
Quel bien en revient-il à ta face pâlie?
Quel bien au roi déchu qui puise en toi la vie?
Et quel intérêt à ton Dieu?»

Boudet évoque alors l'inlassable effort humain, qui édifie, au cours des siècles, de multiples civilisations, toujours vouées à une identique caducité; à quoi rime cet incessant travail de Sisyphe, auquel sont condamnés les humains depuis des millénaires, sans qu'on ait jamais vu le bout du tunnel? Bien plus, que signifie le duel interminable entre la philosophie et la théologie sur l'insondable mystère du monde

et sur le sens transcendant ou immanent de la vie? Un Dieu terriblement caché, n'est-ce pas là un paradoxe cruel?

«Pourquoi nous force-t-on à construire dans l'ombre,
Nuit et jour, des Babels sans mesure et sans nombre,
Monuments d'impuissance et de dérision?
Le maître a-t-il le droit de rire et de maudire?
Son monde n'est-il pas une oeuvre de délire,
De doute et de confusion?

A quoi vous jouez-vous, puissance souveraine?
Pâles gladiateurs sur une froide arène,
Faire lutter sans fin la raison et la foi,
Se montrer par moments à travers nos décombres,
— Jeux puérils!—et puis se cacher sous des ombres,
Et dire: Cherchez-moi!

Le monde est un prétoire, et vous devez, ô maître!
C'est une loi par vous écrite, comparaître
Devant ce tribunal auguste et permanent».

La Création, telle que nous la voyons depuis toujours, n'est pas du tout ce qu'elle aurait dû être; au lieu d'un séjour d'innocence et de félicité, c'est une jungle indescriptible, où triomphe le crime, avec son cortège de mensonges et de vains appeaux. Comment le Bien a-t-il pu être ainsi souillé et souvent étouffé par le mal, sournois ou déclaré? Boudet ne semble pas admettre le progrès moral et social; il se montre terriblement affecté par l'échec perpétuel de rHumanité, en marche vers un destin inconnaissable et généralement affreux:

«Cette création devait nous apparaître
Radiieuse d'amour, vierge sous l'oeil du maître,
Sereine effusion de son coeur paternel!
Et voilà que le mal règne aux sources de l'être!
O principe incréé! Verbe, Verbe éternel,
Le mal, le mal dans l'être! insoluble problème!
Qui donc a pu mêler ce mot, hideux blasphème,
Au doux langage de ton ciel?

Tout devient, sous nos pas, servitude et géhenne;
Nous trouvons un sujet de scandale et de haine
Dans le sol du chemin et dans chaque élément,
Dans le sourire aimé des âmes les plus chères,
Dans ces ondes du coeur qu'on croyait salutaires,
Dans tout ce qui nous sert d'ombrage et d'aliment.

O triste humanité! n'es-tu pas, enfin, lasse
De porter ton bâton, ta corde et ta besace,
Mendiance vieillie aux pas tremblants et lourds,
D'étaler au soleil ta hideuse misère,
Et tes fangeux bonheurs, plus honteux que l'ulcère,
Et d'implorer en vain d'illusioires secours?»

Le procès à ce Dieu barbare et étranger à toute pitié va alors se précipiter; tel l'accusateur public, Numa Boudet se dresse à la barre et proteste hautement contre l'absurdité de cet univers en furie, où les hommes poursuivent leur oeuvre vaine, comme des fourmis inconscientes, mais obstinées. Si le mal existe, la responsabilité n'en revient pas aux causes secondes que nous sommes peut-être, mais bien à la Cause Première, toute-puissante dont il était légitime d'attendre qu'elle eût arrangé les choses tout autrement! Il faut donc porter l'anathème hardiment contre l'Être des êtres:

«Je maudis la puissance ironique, assidue,
Qui retrouve en tous lieux, la semence perdue,
Qui rend nos désespoirs et nos débris féconds,
Et qui, sans se lasser, fait renaître les vies
De leurs impuretés, de leurs ignominies
Et de leurs putréfactions.

L'existence es: un don mauvais, un vil lambeau;
La douleur est aussi vide que l'espérance.

Nos crimes, Seigneur Dieu, nos molles habitudes
D'oubli, d'indifférence, et les ingrattitudes
De nos coeurs envers vous n'accusent que vous seul;
L'homme enfanta le mal, vous créâtes les hommes.
Le mal règne en monarque abhorré; nous en sommes,
Nous, les pères, et vous... l'aïeul.

Oui, tout ce mal qu'on fait et tout ce mal qu'on souffre,
Tout ce qui monte à flots bitumineux du gouffre
D'impureté, de mort, de misère et d'effroi,
Après avoir pesé sur nos têtes meurtries,
Après avoir détruit nos âmes et nos vies,
Retombe tout sur toi».

Qu'on n'invoque pas ici le libre-arbitre humain, soi-disant maître de ses décisions et de ses actes! Comme Luther, qui parlait du «serf-arbitre», le penseur de Castelsagrat estime que la souveraineté d'un libre vouloir humain est une pure fiction:

«La liberté! Comment recevoir cette excuse?
Et comment espérer que ton nom nous abuse,
Pouvoir de fiction qu'un caprice enfanta,
Esclave de ce Dieu qui te dompte et t'admire,
Du coeur qui te maudit, du néant qui t'attire
Et du limon qui te porta!

Liberté! Liberté! risible subterfuge,
Arbre contre lequel l'enfer et le déluge
N'ont rien pu, si ce n'est en cueillir tout le fruit!

Enigme dévorant, mot creux, vide et sonore,
Goutte d'eau, bulle d'air, que le soleil dévore,
Lampe pleine de nuit!»

Que faire, devant tant d'infortune et de sadisme? Comment donc en sortir? L'énigme du péché originel demeure entière; tout n'apparaît ici-bas que comédie tragique et abominable impasse, sombre cauchemar, songe sans queue ni tête, où nous sommes toujours trompés et toujours perdants. Nulle solution ne surgit; toute voie nous est barrée.

«Ah! soient maudits mes yeux, et l'ombre et la lumière!
Pourquoi me faut-il voir tous ces maux de la terre?
Est-ce pour les pleurer, est-ce pour vous en faire,
Mes frères, ce tableau hideux à vos regards?
Fuir! oh! fuir! dans la mort fuyons tous! Mais le juge,
Du néant, notre unique et suprême refuge,
Par sa dure menace, au plus hardi transfuge,
Ferme l'accès de toutes parts».

Le suicide est, certes, une tentation fréquente; mais il nous est interdit, au moins par le poids de notre atavisme chrétien, par la persistance en nous d'une inhibition invincible, qui nous fait redouter le châtement dans un au-delà auquel pourtant nous ne croyons plus guère. Quant à la Révélation (l'Incarnation et la Rédemption de Jésus), elles sont aussi sibyllines:

«Le rosaire, la croix, la crèche et le Calvaire
Font peser sur l'esprit, sur les sens confondus,
Une énigme plus sombre, un plus confus mystère!»

En bref, si déjà la théologie naturelle — la théodicée — est décevante et ne peut rien nous dire de certain, la théologie positive (c'est-à-dire révélée, celle des dogmes et de l'Eglise), l'est encore davantage; elle ne fait qu'épaissir nos ténèbres. Comment décider, en effet, entre les vrais et les faux prophètes? «Tout fait notre raison plus aveugle et plus sourde» (p. 255). Alors, un cri de désespoir s'échappe des lèvres de Boudet, qui, au comble de son désarroi, en vient à relever le gant et à proclamer qu'il se vauttera dans son ignominie et son néant:

«Oh! je m'enivrerais de mon délaissement!
La tunique de honte, à mes flancs nus collée,
J'en ferai mon linceul, et le suc de ma plaie
Sera mon unique aliment!»

*

* *

Parvenu à l'extrême du négativisme, N. Boudet va jusqu'à stigmatiser ce qu'il appelle «Le Pêché de Dieu»: «La création, c'est le péché de Dieu. Il s'en est repenti (me *paenitet fecisse hominem*)» (Serre, p. 31). Mais, étant ainsi descendu jusqu'au plus profond de l'abîme, le philosophe de Castelsagrat va, curieusement, opérer peu à peu, tout au long de la seconde partie de sa vie, une lente remontée vers l'espoir et vers la Foi. C'est par toute une série de transitions, plus ou moins insensibles, qu'il passera laborieusement du pessimisme le plus sombre à un optimisme, sinon tragique comme celui d'Emmanuel Mounier et de Léon Bloy, du moins contenu, mesuré et pleinement équilibré. Il semble que cette «Umwertung aller Werter» (comme l'appellerait Nietzsche), cette inversion et conversion intégrale des valeurs, qui s'étale sur un bon nombre d'années, de la Monarchie de Juillet à la Troisième République, soit essentiellement due à la maturité d'une pensée adulte, oui tient compte, davantage que par le passé, du côté diurne du Réel et qui surtout se trouve de plus en plus touchée par la Grâce: toutefois, le charisme que Boudet a probablement reçu et dont il a su magnifiquement bénéficier, fut préparé en lui par un approfondissement moins unilatéral (moins *einseitig*, comme disent les Allemands) de la totalité de l'expérience et de la connaissance humaines.

Fidèle à la voie augustinienne de l'intériorité, c'est par l'examen scrupuleux de notre âme (dans la tradition cartésienne et malebranchiste, également) que commencera chez N. Boudet la reconstruction du spiritualisme chrétien. La première démarche de cette tâtonnante restauration de l'espérance consiste à analyser le plus objectivement possible la tendance fondamentale de notre esprit en quête d'absolu, qui est, selon lui, la stimulation du *désir*. Reportons-nous au fragment qui porte ce titre (Serre, pp. 715-220): Conformément à la ligne de pensée de l'«*irrequietum est cor nostrum*», c'est-à-dire du *conatus* spinoziste ou unamunien (qui nous pousse à *serse* et à *serlotodo*, comme le dit l'admirable Recteur de Salamanque), Boudet discerne, au coeur de l'homme, une force imprescriptible, le «Trieb», qui nous travaille toujours, même à notre insu, en vue de capter quelque objet ou de prendre telle ou telle posture en nous incitant à tenter de nous hausser vers du nouveau, vers quelque chose d'autre et d'inédit, afin de devenir ce que nous ne sommes pas encore ou, tout simplement, de persévérer dans notre être, même routinier et

médiocre. «Si l'homme connaissait son désir! Si l'homme connaissait son propre désir! Le désir de son coeur! Mais l'homme, trompé par ses désirs, par ses désirs factices, en est venu à redouter son propre désir, le désir de son coeur! L'homme, prenant son désir pour son ennemi intime, reste sans désir, n'ose plus désirer, ce qui est le plus dangereux des états. L'homme trompé par ses désirs factices et faux, faussés par lui-même, affectant d'être encore plus trompé qu'il ne l'est, a fini par prendre son désir pour folie, pour folie la généreuse faculté qui a pour mission de lui donner une forme, de le répandre et de le susciter. L'homme croit sincèrement son désir sinon mauvais, du moins dangereux, et sincèrement que la raison, la morale, le bon sens sont naturellement contraires à son désir et n'existent que pour le contrarier. On l'étonnerait si on lui disait qu'ils ont pour tâche de l'encourager et de le satisfaire et bien au-delà, et aussi de le susciter. Car ôtez de vous la raison et la morale, vous n'aurez qu'un bien faible désir. L'homme ne croit pas seulement son désir dangereux, mais que son désir est le danger même, que tout le danger est dans le seul désir. Alors il tue son désir, et dans ce vide de désir s'élèvent par tourbillons des fantômes de désirs multiples et confus et qui n'apportent que division et trouble et achèvent de déshonorer le désir».

Il ne faut donc nullement avoir honte d'éprouver le désir; c'est, au contraire, lui qui confère par excellence à notre être son dynamisme; en un sens, même, le désir constitue la base indispensable de notre activité propre et le moteur de notre ascension spirituelle et morale. N'étouffons point l'essor de ces beaux chevaux piaffants (qui sont, pour ainsi dire, les répondants de cette *générosité* dont a parlé Descartes, dans son *Discours des passions*). «Laissez faire le désir, il sortira seul de l'étroit domaine que vous lui faites, et seul il brisera et emportera les limites. Laissez libre le désir vrai, il expulsera les faux désirs. Laissez faire l'âme, toute déchue qu'elle est, livrée aux bonnes impulsions qui testent en elle, aux souffles de régénération qui flottent dans l'air, elle concevra le désir, le désir de son coeur. Unifiez votre désir. Ce que vous appelez désirs n'est qu'un nuage de fantômes, interposé entre votre désir et vous, pour vous faire oublier votre désir, l'unique désir, essentiellement unique. Le désir doit s'unifier et s'attacher à son objet et le saisir, et se dilater en lui, de manière à l'embrasser de plus en plus. Tout est là».

Joseph Serre compare cette page au beau poème de Leconte de Lisle, sur la mort d'Hercule, exaltant la mission du désir nous élevant vers le désirable («Désirs que rien ne

dompte, ô robe expiatoire...»). Contre un certain jansénisme, Boudet réhabilite le désir, avec une conviction et une insistance qui ne manquent pas de frapper le lecteur. Voyons, par exemple, les pp. 145-148: «Le précepte de la modération des désirs ne regarde, il est vrai que les biens périssables, mais Terreur subsiste même dans ce sens restreint. Le désir humain ne doit pas être pris pour un ennemi; il doit être, au contraire, incessamment incité, cultivé, soutenu, agrandi.... Mais s'il perd toute sa vigueur sur le périssable, c'est que l'énergie aura baissé; car, à son état naturel, le désir est sans proportion avec le fini. Modérer le désir est une chose très grave. La nature ne le demande pas, la raison ne le conseille pas; elle commande seulement de proportionner le désir à la valeur de l'objet et d'attendre avec une terrible certitude et une ferme exigence sa légitime satisfaction; car la raison avertit que le désir sera non pas seulement assouvi, mais sans cesse dilaté par une série incessante d'assouvissements. Il faut pour cela que le désir ait un objet d'une valeur réelle sans bornes, placé hors des limites et au-delà du fini. La raison ordonne au désir un élan dans le mieux qui ne s'arrête jamais.... Nous ne serons **jugés** que sur notre désir, et condamnés que pour l'avoir méconnu».

Le même thème revient fréquemment dans *Adolescence*. Témoins ces vers:

«Quel vent me chasse ainsi? C'est une lassitude,
C'est un besoin de trouble et de vicissitude;
Je pars, je pars, poussé par mon inquiétude...» (p. II)-
«Ce soupir de désir, de crainte et de langueur...» (p. 233).
«S'il nous venait parfois, de nos obscurs martyres,
Ces élans, ces transports qui font vibrer nos lyres
Et frissonner les coeurs d'un légitime orgueil!» (p. 252).
«Mais mon coeur vit encore, il lui faut une étreinte;
A quoi m'attacher ai-je, à qui jeter ma plainte?» (p. 257).
«Oh! apaisez le vol insensé de mon âme,
Et sa soif trop ardente, et sa trop vive flamme!» (*ibid.*);
«Oh! quand mes saints désirs, gémissantes victimes,
Se mouraient d'abandon au fond d'un coeur flétri» (p. 13).
«Laissez, pieuse flamme,
Veiller un bon désir!» (p. 268).
«O mes tristes amis, vous dont l'âge apaise
La révolte fiévreuse et les défis moqueurs» (p. 279).

Au fond du désir, Boudet décèle ainsi le tourment de l'infini. C'est pourquoi, en morale, il n'insiste pas, à la différence de Kant, sur le Devoir, le *Sollen*, l'impératif catégorique, mais bien plutôt sur l'élan moral, sur l'aspiration au beau et

au bien: autrement dit sur l'appel du héros et du saint, comme dira Bergson cinquante ans plus tard: sur le don d'amour pur et sur la morale ouverte; l'éthique ne repose pas tant sur la loi que sur la spontanéité, qui nous soulève vers les cimes.

Quand il creuse la notion du désir, Boudet y découvre, avant tout, la présence de *Yamour*: «on n'est jamais dupe en aimant» (Serre, p. 182). «L'amour est la principale chose de l'être» (p. 198). Pourquoi cette prééminence de *Yagapê*? Parce que l'amour humain nous fait nécessairement remonter à Dieu, qui en est «le Principe». Boudet ne nous explique pas comment sa pensée en est arrivée à cette conclusion; ce n'est pas, en tout cas, par le raisonnement logique et syllogistique ou par les cinq voies classiques des preuves de l'existence de Dieu; c'est bien plutôt par l'intuition, c'est-à-dire par le chemin du *mystère* (terme qui revient sans cesse, dans tous ses écrits). «Le mystère force le regard à s'élever et à se tenir tendu. Le mystère n'est pas l'évidence, il en est l'annonce, le gage et l'aurore. Le mystère nous est mystérieux pour que nous soyons portés à l'interroger. Le mystère est chose entr'ouverte, entr'ouverte pour l'explication, entr'ouverte pour un commencement d'explication.... Un mystère levé n'est que le déploiement d'une nouvelle perspective de mystères» (pp. 96-97). On songe au livre tout récent de Jean Guilton, *De Vabsurâe au mystère*.

Dans cette marche vers l'inconnu, *Yétonnement* est notre guide. «Pourquoi s'étonne-t-on si peu?.... Celui qui ne s'étonne pas, quelque bruit qu'il fasse et quoi qu'il produise, n'avancera guère et agira peu dans l'ordre intellectuel.... Dans un monde d'anomalies, ne pas s'étonner est folie, la folie consiste à ne pas s'étonner. Les sages sont ceux qui s'étonnent» (pp. 224-225). A l'instar de Platon, Boudet voit dans le *thaumazein* l'aiguillon irremplaçable de la métaphysique et aussi de la *metanoia*, cette mutation de notre attitude mentale et morale, qui nous fait tourner notre regard vers l'Être et vers la Valeur; en bref, vers la Transcendance.

C'est alors que le philosophe-poète de Castelsagrat proclame, comme une évidence irrécusable, ce qu'il appelle «le Principe» (p. 92) et il explicite aussitôt cette affirmation, en ajoutant: «Le principe, considéré au point de vue de son essentielle substantialité, à son vrai point de vue, se nomme Dieu. Dieu est la substantialité du principe. Le principe n'est rien s'il ne se rattache à la substance, s'il n'émane de la

substance, s'il n'est pas substance» (*loc. cit.*); et le Principe est une Personne; loin de tout panthéisme, Boudet déclare: «La personnalité est le fond même de l'Être, de l'Absolu. L'unité n'est complète que dans la personne» (*loc. cit.*). La négation de tout athéisme est donc la condition de tout progrès sur le chemin ardu de la découverte de l'Être et de notre vocation humaine. «L'âme n'est jamais sans Dieu. On ne détruit le vrai Dieu que pour donner entrée à l'armée des fausses divinités, toujours prêtes au siège et à l'assaut. L'athée fait le vide en lui, pour avoir une place où poser une foule d'idoles que l'ombre du vrai Dieu aurait gênées. L'athéisme est un panthéon ouvert à tous les dieux que l'âme asservie et rampante peut se créer» (p. 206). Ne dirait-on pas, en vérité, quand on lit ces lignes, entendre déjà, cent ans auparavant, un théologien de la mort de Dieu ou un théologien de la libération, montrant que le Dieu que nient certains est une idole, un faux Dieu? Ne croirait-on pas non plus écouter Freud et Mircea Eliade, dénonçant les contrefaçons de *YEros* dans certaines conceptions du *Theos*? Quoi qu'il en soit, Boudet s'avère nettement spiritualiste, contre les courants majoritaires de son époque (et de la nôtre) qui se prétendent nihilistes ou matérialistes (au sens étroit du Mécanisme, dit «bourgeois», déjà esquissé au XVIII^e siècle). C'est pourquoi, il s'écrie: «Si nous avions de vrais physiciens, de vrais géomètres, la métaphysique et la morale ne seraient pas si arriérées et la conséquence à tirer de cela est toute spiritualiste» (pp. 103-104).

La place me manque pour exposer comme il conviendrait, en détail, la conception que Boudet propose de l'essence de Dieu. Il faudrait, notamment, faire un sort à sa théorie des noms (pp. 110-111), où, comme chez Fray Luis de León (*Nombres de Cristo*, introd.), le nom de Dieu est scruté avec la plus grande attention. «*Ego sum qui sum*, c'est là le grand, le vrai nom et qui porte sa définition avec lui, celui qui va au-delà de tout, en un mot, l'affirmation première et absolue. *Ego sum qui sum*: substantif, verbe, relation. *Ego*, la personnalité s'affirmant la première et s'identifiant avec la première affirmation; *ego sum*, le nom et le verbe, tout actif, tout présent, tout personnel; *qui sum*, le moi simple, réfléchi sur lui-même et se complétant par sa réflexion, l'Être enfin s'affirmant absolument dans son nom, son mode, sa réalité qui est l'existence et la personnalité absolue» (pp. 111-112). «Il ne dit pas: Je suis l'Être, mais simplement: Je suis, et la simplicité de ce nom tient lieu de toute définition. L'Être en lui-même apparaît comme quelque chose de neutre qui s'approche de l'impersonnel. C'est la personnalité qui le définit et le

rétablit dans son mode, dans sa matière active et vivante» (p. 113). Parmi les attributs divins, Boudet accorde la première place à *la majesté* (pp. 114, 117, 118); de cette qualité suréminente «découlent le solennel, le merveilleux, le sublime qui n'est que le bout de la chaîne où tous les êtres sont suspendus. La majesté produit le mystère d'où sortent la lumière et la crainte, d'où naissent la révérence et l'amour» (p. 117).

Dans ce théisme, l'importance du *visible* n'est pas non plus à dédaigner, car «coeli enarrant gloriam Dei». Cent fois, Boudet revient sur ce point; il n'y a aucunement coupure radicale entre la visible et l'invisible... «La terre me paraît moins terrestre qu'elle ne veut en avoir l'air» (p. 91). L'absolu commence déjà, d'une certaine façon, ici-bas (encore un autre pressentiment de la théologie de la libération, en cette fin de notre XX^e siècle?). «Le visible, c'est la vision commencée; l'invisible, c'est la vision parfaite et future. Le visible est également un reflet de l'invisible, c'est l'invisible vu en énigme, en figure, en symbole, en reflet. L'invisible est l'objet de la vision réelle et face à face. Le visible n'est pas seulement le miroir du réel, il en fait partie et s'y attache par une chaîne ininterrompue à l'absolue réalité, à la visibilité la plus haute» (p. 119). Sensible à la grande nature créée, Boudet estime qu'elle nous incite à l'amour: «le visible ne nous montre pas seulement l'invisible, il nous le fait aimer. Le visible fait partie de l'aimable. Comment verrons-nous ce qui est encore loin de notre vue, si ce n'est par la partie du tout qui touche notre oeil? Comment aimerons-nous notre objet absent, si ce n'est par le sourire présent qui nous le révèle?» (p. 120). Les gens qui croient devoir mépriser la Nature, pour se consacrer uniquement à Dieu, tombent dans une profonde erreur; la Nature est l'image qui nous révèle Dieu; il faut savoir déchiffrer cette image, avec tout le respect et même l'affection qu'elle mérite. Le sensible doit être goûté; sa saveur nous acheminera ainsi à la prescience de ce que sera la délectation absolue, dans l'au-delà. Déprécier le visible est chose très coupable. Il est urgent, au contraire, d'en constater, d'en proclamer la réalité efficace. Le respect des créatures inférieures est très convenable à l'homme placé si bas. Seul il peut satisfaire à la justice, et l'inspirer, de même que l'humilité» (p. 123). A l'exemple des thomistes, que pourtant il ne nomme jamais, Boudet s'attache aux réalités matérielles de ce bas-monde et se sert d'elles («*per ea quae facta sunt*»), pour s'élever à Dieu. Sans aucun immanentisme, mais en appliquant par avance la méthode d'immanence chère à Maurice Blondel, le philosophe

de Castelsagrat va jusqu'à parler de «l'homogénéité du visible avec les réalités invisibles» (p. 123) et de «leur contiguïté» (p. 124). Voilà qui est singulièrement «moderne» et qui annonce la ré-découverte du corps (hélas souvent déviée et païenne) dans notre dernier quart du XX^e siècle!

Les poèmes *d'Adolescence* témoignent d'une grande admiration pour la Création. Par exemple, le long poème XXII nous fait cet aveu:

«Oh! la nature est grande, elle a les purs dictâmes,
Les remèdes des corps et la moisson des âmes;
Elle a des souffles frais qui nous rendent plus forts;
Des éclats lumineux qui causent des transports!...
Comme un flot retombé dans son urne natale,
Je me répands en toi, nature virginale;
Je veux, pour m'endormir, tes voiles caressants;
Je veux me fondre en toi; je veux qu'en tous les sens
Mon esprit filial te goûte et te pénètre,
Non pour le vain plaisir d'apprendre et de connaître,
Mais pour me voir admis à tes chas:es secrets,
Comme un frère chéri, pour t'aimer de plus près!
Nid de deuil et d'amour, autel d'un grand mystère,
Vase qui nous contient, pour nous offrir au Père!
Vision d'infini, mirage séducteur,
Qui nous mène à l'amour d'un rivage meilleur!
Bonne et douce nature, aimable crépuscule
Du beau jour que j'attends; portique et vestibule
De ce palais sublime où tendent tous mes pas!» (pp. 138-139).

Il faudrait aussi relire le poème XXVIII («Retraite»), où se trouve évoqué le charme incomparable de la campagne agreste (celle de Castelsagrat, sans doute, entre la vallée de la Barguelonne et celle de la Séoune):

«Je viens m'y recueillir comme dans un saint temple,
Et, dans cet air plus pur, porter mon faix moins lourd,
Et, dans mon petit champ, tracer, naïf exemple,
Mon sillon droit et court.

J'y viens, triste et pieux, voir le printemps sourire,
Écouter son murmure et ses graves leçons,
Et les mettre en pratique, et parfois les traduire
En plaintives chansons.

¹
O nature! Ils viendront, à tes rumeurs sereines,
Mêler leurs champs impurs et leurs fades amours:

Nos poètes, le soir, avec les grandes dames,
Rient de leurs propres vers, dans les salons dorés,
Pendant que nous, enfants, nous retrempons nos âmes
Dans ces flots adorés.

Je chanterai... ma vigne où va mûrir la pêche,
La beauté de mes champs, le calme de mes bois,
La pierre où je m'assieds, le jardin que je bêche,
La fontaine où je bois» (pp. 175-177).

Et comment ne pas citer encore le poème XXXVI, où s'exhale cette profonde sensibilité à la nature:

«Les champs sont embaumés, l'air calme, le ciel noir;
Je marche, pâle et seul, à la clarté du soir;
Je suis, le long des bois, au haut de la clairière,
L'étroit sentier marqué de croix, plein de mystère;
Nul bruit, nulle clarté, le bois chauve répand
L'or de ses longs cheveux sur le pré jaunissant;
Je réveille l'écho solennel sous le dôme
De ces chênes muets; leurs feuillages flétris
Se plaignent sous mes pas; je goûte avec leur baume
Le plaisir douloureux si cher aux coeurs meurtris
De se sentir marcher sur leurs propres débris;

Ce peuplier élève, au sein du crépuscule,
Sa svelte cime d'or comme un cierge allumé;
Ses plus faibles soupirs, la brise les module
En hymnes solennels, en long psaume embaumé.

Leur feuillée orageuse et sur l'herbe apaisée
Berce le pied rêveur et repose les yeux;
Elle fait naître au coeur une bonne pensée,
Et son parfum nous suit, grave, religieux» (pp. 230 et 232).

On devrait signaler également la description alerte des moissons (poème XXXIV, pp. 222-227); la description de son jardin (poème XXII, p. 129); l'élégie sur la «Journée d'automne» (poème XXXIX, pp. 259-263); révocation des «Hirondelles» (poème XXVII, pp. 160-173); celle du printemps (poème X, pp. 54-58); celle enfin du «Dimanche de mai» (pp. 199-208, surtout la partie I) et tant d'autres poésies qui font songer à Wordsworth comme à Lamartine, Musset, Vigny ou Hugo... L'enthousiasme de N. Boudet pour la nature est si grand qu'il en vient à méditer sur le ciel bleu, dont la couleur, selon lui, est empreinte d'une douceur extraordinaire, qui nous annonce la bonheur paradisiaque: «le ciel, l'infini, est bleu» (Serre, p. 43); Boudet, lui-aussi comme Stéphane Mallarmé, est un «mendieur d'azur» (cf. aussi *Adolescence*, vers 15, p. 202).

Dépassant le plan du déisme, N. Boudet parvient alors à un christianisme fervent, qui accepte tout le message judéo-chrétien. «Le véritable grief, le principal obstacle du christianisme, c'est que le siècle ne se sent pas la force de l'em-

brasser. Et pourtant aucun siècle n'a été plus que le nôtre tenté de christianisme. Ce qui lui a manqué, c'est l'effort oui en coûte» (Serre, p. 173). A l'inverse de Nietzsche. Boudet est convaincu que le christianisme ne prône pas la faiblesse; ce n'est pas la religion des faibles ni le vain opium consolateur que refusait Unamuno (après Marx): non! L'Évangile requiert des hommes la vertu de force, le courage tenace. Peut-être l'époque manque-t-elle de vitalité, malgré le fracas des armes où triomphe un courage tout physique! Assez sévère pour les contrefaçons bourgeoises du message de Jésus, Boudet déclare: «Le siècle pratique ou affecte, grâce aux habitudes séculaires du christianisme, certaines vertus chrétiennes qui ne lui coûtent rien, la bienfaisance par exemple, et il prétend que cela suffit, que tout ce qu'on y ajoute est superstition et fanatisme». Si l'on préfère, la mentalité moyenne des contemporains se contente d'un succédané de christianisme, qui devient ainsi réduit à une pâle et pseudo-philanthropie, assez vague, sans aucun horizon métaphysique ou ontologique; «Que sont toutes les sectes, toutes les philosophies négatives de l'époque? Un christianisme au rabais» (p. 172). Tout au contraire, la foi du Christ dépasse le don de la bourse; l'aumône ne suffit nullement; ce qu'il faut, c'est le don de notre vie. «Le christianisme veut notre sang peu ou beaucoup, il lui en faut, et nul n'a le courage de se piquer la veine» (p. 174). A cet égard, N. Boudet recommande la *mortification*, mais sans aucun dolorisme ou masochisme. «Il faut se mortifier, mais à commencer par les parties les plus basses, les moins vivantes, d'abord la chair trop voisine du néant, puis les parties sensibles trop voisines de la chair, puis l'esprit lui-même à cause de ses trahisons envers la vie: mortifier la chair pour sa bassesse et le cœur pour ce qu'il contient de charnel et l'esprit dans ses tendances à s'ensevelir dans la chair. En un mot, ce qu'il faut mortifier en toute chose, c'est la mort... Ce qu'il faut mortifier, c'est le négatif, oppressif et envahissant...; il faut aimer la mortification *en vue de la vivification*» (pp. 149 et 150).

L'éthique que nous dessine Boudet est donc austère, mais elle s'enracine dans la *joie*. «L'absence de la joie est une angoisse..., et une angoisse à laquelle on s'accoutume, et dans laquelle on finit par habiter content en compagnie du désespoir et du rire; une angoisse étroite et de plus rétrécie et dont on finit par être satisfait et qu'on élèvera tôt ou tard contre la joie même. Lorsque vous sentez entre la joie et

vous une immensité de tristesse, c'est déjà un commencement de dilatation, par conséquent de retour. Le regret a fait sentir la distance, mesurer l'immensité de la distance, c'est déjà avoir recouvré un sentiment lointain de la joie» (pp. 189-190). Dans cette perspective, Boudet fait l'éloge de *Y espérance*; «Espérer en face de la mortalité et de la mort n'est pas une petite chose, toutes les apparences sont contraires à l'espérance, et pourtant il faut espérer! C'est une vertu première. L'Espérance est le plus universel des instincts, la plus commune des puissances et la plus rare des vertus.... Le courage n'est qu'une grande espérance» (pp. 166-167). C'est pourquoi le penseur de Castelsagrat fait l'éloge de *Yaction*, où se déploie notre espérance: «il faut aspirer à être dieu par le point le plus élevé, le plus spirituel, le plus agissant de tout l'être. On y arrive en sacrifiant toute oisiveté, en retranchant ou en revivifiant tous les points inertes, de sorte que tout devienne actif, agissant, actuel. Il faut aimer d'un même désir la divinité de l'action. Un homme qui, simplement, voudrait la divinité à condition de la gagner, de la mériter, et travaillerait humblement à l'atteindre, serait l'homme parfait, et bientôt un dieu» (pp. 243-244). Mais pour agir vaillamment, il faut du *coeur*. «Le coeur est le seul but qui puisse donner à l'âme une marche régulière, un vol droit et puissant vers les grandes choses.... Le coeur est la seule chose qui donne à l'être un poids réel. On a beau être un homme positif et se remplir de chiffres et de bon sens; si on est de peu de coeur, on sera toujours un être léger.... La lumière vient du coeur» (pp. 159, 160 et 161).

Dans une telle maïeutique, l'appel à un *excelsior* permanent est essentiel. «Il faut que tout monte: la grande affaire est de monter, de s'exalter. La pire des choses est par conséquent de s'exalter sans monter, ce qui est la fausse exaltation» (p. 156); attention aux vains emballlements, artificiels et trompeurs! On les évitera par l'examen de conscience; le recueillement *{Yensimismamiento* comme le dira plus tard Ortega y Gasset) est la condition *sine qua non* de la marche à l'étoile; mais il faut en outre, ainsi que renseigneront de nos jours Scheler et Xirau, savoir en sortir pour se donner et se projeter au-dehors. Il y a là un double mouvement, pratiquement indécomposable. «Se recueillir et se répandre, sortir et rentrer, voilà la loi: sortir jusqu'à l'extrême, rentrer jusqu'à l'intime».

L'itinéraire de N. Boudet va s'achever par une vibrante profession de foi chrétienne et même catholique. Lisons, entre

autres, sa grande composition lyrique, intitulés «Hymne à la Croix» (poème XXXII):

«O croix! ton nom est fort! - Les siècles, mer obscure,
Viennent tumultueux, irrités, bouillonnants,
Chaque vague à son tour, te jeter son injure;
Puis, domptés et soumis, avec un doux murmure,
Baiser en paix tes pieds saignants.

L'éclectique, penché sur le chaume ou sur l'herbe,
Ou fièrement assis sur ses faisceaux liés,
S'aperçoit, à la fin, glaneur triste et superbe,
Que tous les beaux épis qui composent sa gerbe,
Il les a cueillis à tes pieds.

De tes pieds coule au loin sur nos heureuses plaines
Un grand fleuve: le sacrement.

Puisses-tu voir bientôt sous ton aile, ô nourrice!
Tous tes enfants épars, soumis et ramenés;
Puissent-ils boire en paix, tous au même calice,
Et puissent les derniers offrir le sacrifice
Au tombeau de tes premiers-nés!»

«C'est toi qui fais briller sur nos nuits plus sereines,
Vierges, docteurs, martyrs, tout un doux firmament;
De manne en ce désert tu tiens nos urnes pleines;

O Croix! triomphe donc, noble grande, éternelle!
Domine l'horizon, funeste ou radieux!
Vous que nourrit son grain, vous que couvre son aile,
Nous qui portons son poids, vous qu'échauffe son zèle,
Dressons-la sur tous les hauts lieux!

Qu'à tous les carrefours ce doux signe s'élève,
Sous chaque pan de roche et sous chaque buisson;
Qu'il indique un chemin sur la douteuse grève,
Que l'enfant à ses pieds vienne rêver son rêve,
Le pâtre y chanter sa chanson» (pp. 217 et 218).

La même inspiration se retrouve dans le poème XVI («La cloche»), qui, comme Schiller dans son *Glockenslied*, célèbre la voix de la messagère des églises:

«Sous son vol nos désirs, folie et vanité,
Tombent et se consomment,
Tous nos actes de foi, d'espoir, d'humilité,
En elle se résument.

Tinte, viens soutenir et diriger l'effort
De notre âme indécise;
Viens retremper en nous ce faiblissant ressort
Que tout relâche et brise.

O *Sagrado e o Profano*

Fais l'airain de nos coeurs aussi pur que le tien
Et leurs parois sonores,
Pour qu'ils répètent mieux tout ce qu'ont de chrétien
Les soirs et les aurores.

Tinte, car chaque pas fait, sur ce sol d'exil,
Dans le deuil ou la joie,
Nous mène plus avant et plus près du péril,
Et plus loin de la voie.

Et nous avons besoin, à chaque heure du jour,
D'une voix maternelle
Qui nous parle de paix, de grâce, de retour
Qui berce et qui rappelle» (pp. 95, 97 et 98).

C'est que la cloche nous convie à la *prière*, ce sacramental
dont on ne saurait jamais se passer:

«Et la prière, eau délectable,
Trésor céleste, inépuisable,
Don sacré qui les contient tous!
Oh! la prière est une grâce,
Elle es u un baume qui délasse,
Comme elle est un devoir chrétien.

Priez pour la ruelle obscure
Où jamais ne sont descendus
Ni le reflet de clarté pure
Ni le moindre brin de nature,
Ni le nom du Seigneur Jésus....

Priez pour tout ce qu'on opprime,
Pour tout ce qui vit au hasard.

Car la prière est toujours bonne;
C'est le blé pur, le pain des deux!»
(poème XXXI, «Dimanche de mai»,
pp. 207, 208 et 210).

Ainsi se consomme le message de Numa Boudet. Certes, il ne serait pas inutile de citer ses vers sur la «Liberté», peut-être écrits en 1848, où la «sainte liberté» et «la raison populaire» sont louées avec une flamme sincère, comme s'accordant parfaitement avec «la foi des aïeux», «poème XI, pp. 59 et 69), sur les paysans (poème XVII, «Promenade») dont l'éloge est particulièrement vibrant, sur «L'oiseau» (poème XL, pp. 264-269: «Dieu veut qu'un peu de joie/Toujours chante ou verdoie/Au bord de nos sillons»), sur le bénitier (poème VI, pp. 32-37), sans parler des poèmes plus personnels (où transparaît le souvenir d'Alida)... Mon esquisse suffira, pourtant, je l'espère, à montrer l'originalité et l'authenticité de la philo-

sophie de Numa Boudet, témoin d'une vieille France occitane ou, si l'on préfère, d'une Aquitaine bien française, il y a une centaine d'années. Méditons, pour terminer, ces lignes du philosophe-poète sur *L'immense* (Serre, pp. 237-240) et sur *La vie céleste* (pp. 244-247): «Comment attirer les âmes à l'infini, si ce n'est par et à travers l'immense? Or, l'immense, c'est le mystère; le mystère n'est qu'une forme de l'immense. La vérité, nous dépassant de toute part se trouve immense, et c'est là le mystère.... L'immense nous soulage de la mesure.... On croyait, en voyant l'immense qu'on ne peut qu'en être absorbé. C'est au contraire en lui qu'on se retrouve. Ce qui fait la grandeur de l'immense, c'est la faculté qu'il a de nous porter au-delà de lui-même et de nous laisser voir qu'il n'est que pour cela. La mesure est le caractère du fini; elle est bonne et belle, mais à la condition d'être déployée par l'immense et de nous conduire par lui au-delà d'elle... et de lui». «Quand vous demandez quel est le fond de la vie, de la vraie vie, on vous répond qu'elle se passe à *contempler*, à chanter, à rendre gloire. Et que fait-on pour se confirmer dès ici-bas à ces faits typiques et essentiels?... Or, quelle chose répond actuellement à la contemplation béatifique? N'est-ce pas cette même contemplation à laquelle nous sommes aptes, dès à présent: ...Par la connaissance, c'est-à-dire par l'étude... et cette étude quelle est-elle, si ce n'est l'ontologie, la métaphysique, la science des sciences? Et qu'est-ce qui répond à la louange de Dieu?... N'est-ce pas la divine *poésie*, et cette adhésion au bien suprême qui seule peut nous donner la notion et l'espérance de l'universalité du bonheur et de la solidité des cieux?»